

JOURNAL DE TRÉVOUX
ou
MÉMOIRES POUR SERVIR À L'HISTOIRE
DES SCIENCES ET DES ARTS

Mars 1750.

pp. 150-155

ARTICLE XXXII.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II. pag. 603. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

Ce Volume contient l'Histoire des Animaux, c'est-à-dire, des Ouvrages les plus parfaits du Créateur. Que de merveilles en ef-

582

fet ne découvre-t'on pas dans cette partie de matière qui forme le corps d'un animal ! Ces merveilles échappent aux esprits inattentifs. L'homme qui pense & qui réfléchit les examine & les admire ; mais ce qui paroît de plus admirable à l'Auteur, c'est la succession, le renouvellement, la durée des espèces parmi les animaux. *Cette vertu procréatrice est pour nous, dit-il, un Mystère dont il semble qu'il ne soit pas permis de sonder la profondeur.* Il entreprend cependant de la sonder cette profondeur, & il y employe plus des deux tiers de ce Volume.

Nous ne rendrons pas compte des détails ingénieux dans lesquels entre le célèbre Académicien au sujet de la génération, & de la reproduction des espèces. Ces fortes de matières ne peuvent pas se rendre assez de clarté dans un Extrait dont la

583

brièveté est une qualité essentielle. Elles conviennent à peu de Lecteurs, & déplairoient peut-être à quelques-uns. Il suffit que le Public soit instruit qu'on trouve dans cet Ouvrage la question de la génération, traitée avec une netteté, une étendue & une capacité, qui ne laissent rien à désirer. Nous observerons seulement que l'Auteur n'admet pas le système des germes préexistans, des germes contenus à l'infini les uns dans les autres. Il prouve qu'il faut avoir recours à *une matière organique, toujours prête à se mouler, à s'assembler & à produire des êtres semblables à ceux qui la reçoivent.*

Quoiqu'il en soit de la formation & du développement de l'homme, nous allons le prendre dans le moment de sa naissance, & parcourir les différens âges de sa vie. Avant que d'entrer

584

dans l'Histoire naturelle de l'homme, M. de Buffon examine sa nature, il reconnoît que l'homme est composé de deux substances ; la substance qui pense est nous-mêmes, et son

existence nous est démontrée : la substance étenduë est comme hors de nous, & son existence n'est pas si certaine ; elle paroît même douteuse à l'Auteur ; ce qu'il faut entendre d'un doute improprement dit, ou, ce qui revient au même, d'une connoissance moins intime, que celle dont l'existence de l'ame est l'objet. Mais enfin ce qui n'est aucunement douteux, c'est qu'en comparant l'ame avec la matière, on trouve *des différences si grandes, des oppositions si marquées, qu'il est évident que l'ame est d'une nature totalement différente, & d'un ordre infiniment supérieur.* M. de B. expose ces différences, & en conclut que l'ame est *indi-*

p. 151.

585

visible & immatérielle. Il conclut encore que l'homme est d'une *nature très-différente, très distinguée, & si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont,* pour pouvoir les confondre.

Voilà comme parle & juge une Philosophie sage & éclairée. On se perd, on ne sait à quoi se tenir, quand on veut que la pensée & le raisonnement ne soient que l'agitation de quelques corpuscules ; que l'idée vaste de l'infini & des proportions, que la volition & la délibération résultent du mouvement, en cercle ou en quarré, de quelques particules de matière. Il est impossible de trouver la moindre apparence de raison dans des manières de penser comme celles-là. Le téméraire Auteur de l'Histoire de l'Ame a osé soutenir de pareilles extravagances ; mais ce qui est encore peut-être plus

586

extravagant que son système, c'est qu'il ne conclut le matérialisme de l'ame, que de qu'elle dépend pour les opérations des différens organes du corps. C'est une conclusion sans principe ; & ce nouveau Docteur du Matérialisme devoit avoir honte de bégayer ainsi des leçons d'impiété. De ce que l'ame dépend du corps dans ses fonctions, que doit-on conclure à la rigueur ? On doit conclure que l'ame & le corps sont deux substances étroitement unies & dépendantes l'une de l'autre ; mais peut-on conclure que le corps & l'ame soient la même substance, une substance unique ? On ne voit pas cela ; & l'Auteur a-t-il pu le voir ?

Mais poussons plus loin la démonstration de cette vérité. Supposons que Dieu ait voulu faire un *individu*, qu'on appelle homme, de deux substances, l'une pen-

587

sante, l'autre étenduë, & qu'il ait établi des loix, en conséquence desquelles les opérations de la substance pensante dépendent du mouvement de la substance étenduë ; les opérations de l'ame s'expliqueront par le jeu, & la diversité des organes, de la même manière que l'Historien de l'ame les explique. Cependant, dans cette supposition, dont nous ne pensons pas qu'il ose nier la possibilité, l'ame et le corps ne feront pas une substance unique, mais deux substances distinguées l'une de l'autre. Il est donc évident que l'ouvrage de ce nouveau Matérialiste est un Paralogisme continuel, & qu'il ne peut séduire, que des personnes qui ne savent pas évaluer la force du raisonnement, & qui se laissent séduire par une hardiesse imposante, par un vain étalage d'érudition, & par les écarts d'une

588

imagination trop allumée : mais revenons à M. de Buffon, & suivons-le dans les détails curieux qu'il nous expose.

Le second Chapitre parle de l'*Enfance*. Le souvenir de cet état de misère, de pleurs, de foiblesse, qui suit immédiatement notre naissance, ne paroît propre qu'à nous humilier. Avec M. de B. on revient à ce premier moment de notre existence, & l'on se revoit au berceau sans dégoût, & peut-être avec un plaisir délicat pour une ame philosophique. Les pleurs & les cris de l'enfant nouveau-né proviennent de la douleur que lui cause l'action de l'air. L'impression de ce fluide actif doit ébranler les fibres de ce corps délicat ; & procurer par-là une sensation de douleur : un autre effet de l'action de l'air est de s'insinuer dans les poulmons, de les dilater & de les gonfler. C'est la cause de

p. 152

589

la respiration qui commence en naissant, & qui ne finit qu'à la mort. M. de B. rapporte des expériences qui semblent prouver que la respiration « n'est pas aussi absolument nécessaire à l'enfant nouveau-né qu'à l'adulte, & qu'il seroit peut-être possible, en s'y prenant avec précaution, d'empêcher de cette façon le trou ovale de se fermer, & de faire par ce moyen d'excellens plongeurs, & des espèces d'animaux amphibies, qui vivoient également dans l'air & dans l'eau. »

L'enfant ouvre les yeux dès qu'il est né ; mais l'opération de cet organe comme des autres sens paroît encore imparfaite. *Les sens*, dit ingénieusement M. de B. *sont des espèces d'instrumens dont il faut apprendre à se servir.*

L'enfant qui crie & gémit en naissant, ne commence à rire qu'au bout de 40 jours. Il est

590

vrai que ce n'est aussi qu'au bout de ce tems qu'il commence à répandre des larmes : ce qui fait soupçonner que ses cris & ses gémissemens ne sont, comme dans les animaux, qu'une impression machinale, & que l'ame ne se développe, & n'agit qu'au bout de 40 jours. La coutume de nos climats est d'entretenir la chaleur dans les enfans qui viennent de naître ; des Nations entières les plongent dans l'eau froide, persuadées que les enfans en deviennent plus forts & plus robustes. *Ce qu'il y a de vrai*, observe l'Auteur, *c'est que nous connoissons pas assez jusqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir, d'acquérir & de perdre par l'habitude.* Un autre usage parmi nous est d'emmailloter les enfans nouveaux-nés, c'est-à-dire, de les entourer de

591

liens, de les charger de linges & de bandages de toutes espèces, & de les mettre dans des entraves. L'Auteur fait sentir les suites dangereuses de cet usage, & indique les précautions qu'il faut prendre pour parer aux commodités & aux difformités que cet usage peut procurer.

Une attention bien nécessaire est de placer le berceau de l'enfant de manière que la lumière frappe également ses deux yeux ; car si l'un des yeux s'exerce plus que l'autre, l'un acquerra plus de force que l'autre, & l'enfant deviendra louche. On trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743. un Mémoire, dans lequel M. de B. prouve que le regard louche est causé par l'inégalité de force dans les yeux, & il est parti de là pour trouver un remède propre à corriger ce défaut.

592

Une autre précaution est de choisir de bonnes nourrices, le choix en ceci est un devoir qu'inspire la nature. Les nourrices peuvent communiquer aux enfans leurs maladies, & peut-être même leurs passions. Au moins M. l'Abbé de M. tâcha-t'il, il y a quelques années, de prouver cette communication des passions, & il vouloit en conséquence qu'on allaitât les enfans que de lait de vache ou de chèvre. On n'adopte pas ici ce système ; & l'on pense que le lait des mères est le plus convenable aux enfans, & qu'ils seroient plus forts et plus robustes, si les meres remplissoient leur devoir à cet égard.

L'Auteur, aussi bon Citoyen qu'observateur habile & sçavant Physiscien, n'omet aucune occasion de faire remarquer ce qui peut contribuer au bien de la société. Il condamne l'usage de

p. 153

593

réunir un grand nombre d'enfans dans un même lieu, & il prétend qu'ils doivent périr la plupart par les maladies qu'ils se communiquent.

Les enfans commencent à bégayer à 12 ou 15 mois. Ils articulent les voyelles plus aisément que les consones. Parmi les voyelles l'articulation de l'*A* est la plus facile, & parmi les consones c'est l'articulation de *B*, de *P*, & d'*M*. Aussi les enfans de toutes les Nations commencent-ils par bégayer, *Baba*, *Mama*, *Papa*. Quelques enfans peuvent parler à deux ans & demi & plus tard. Ceux qui prononcent distinctement à deux ans, peuvent apprendre à lire de meilleure heure, & on en a vu plusieurs qui lisoient fort bien à 4 ans. » Mais, ajoute l'Auteur, on ne gueres décider s'il est fort uti-

594

le d'instruire les enfans de si bonne heure. On a tant d'exemples du peu de succès de ces éducations prématurées, on a vu tant de prodiges de 4, de 8, de 12, de 16 ans, qui n'ont été que des sots, ou des hommes fort communs à 25 ou à 30 ans, qu'on seroit porté à croire que la meilleure de toutes les éducations est celle qui est la plus ordinaire, celle par laquelle on ne force pas la nature, celle qui est moins sévère, celle qui est la plus proportionnée, je ne dis pas aux forces, mais à la foiblesse de l'enfant. »

L'âge qui précède la jeunesse & qui accompagne l'adolescence, s'appelle la *Puberté*, & c'est le sujet du troisième Chapitre. L'Auteur y dit à son ordinaire des choses approfondies & bien pensées, mais qui seroient dé-

595

placées dans un Ouvrage périodique. Il faudroit avoir le talent rare qu'a le célèbre Académicien de traiter des matières délicates, & capables de salir l'imagination, avec cette retenue & cette sage circonspection qui détruit le sentiment & qui ne parle qu'à l'esprit.

Une chose qu'on ne peut se lasser d'admirer dans cet Ouvrage, c'est la manière dont il est écrit. Quelque matière qui tombe sous la plume de M. de B. elle y est peinte avec ses couleurs & ses nuances propres, & toujours avec force, avec élégance & netteté. On ne lira peut-être cet Ouvrage que pour apprendre des choses qu'on ne sçavait pas, ou pour en désapprendre qu'on croyait sçavoir : on pourrait le lire pour apprendre à écrire, à présenter & à développer ses idées avec

596

des expressions propres, énergiques, naturelles, & éloignées de cette précision énigmatique, de ce style précieux, affecté, ou gigantesque & boursoufflé qui déshonore tant de productions puérides.

Le quatrième Chapitre traite de l'*âge viril*, & contient une description sçavante & curieuse de l'homme, il faut entendre l'homme extérieur. On y décrit toutes les parties du corps, & surtout du visage, les yeux, le front, la bouche, le nez, les oreilles &c. & sur chacune de ces parties on dit ce que la Physique & les observations ont appris de plus intéressant & de plus instructif. Une propriété des mouvemens du corps, & surtout de ceux du visage est d'exprimer les passions de l'ame. Le visage est un tableau vivant qui rend avec force toutes les agitations de notre cœur ; & avec un peu

p. 154

597

D'expérience & de réflexion on ne peut s'y méprendre : mais M. de B. pense qu'on auroit tort d'en conclure qu'on peut juger des qualités de l'ame, ou de la beauté du caractère d'une personne par les traits de son visage. « Il est bien évident, dit-il, que ces prétendues connoissances en phisionomie ne peuvent s'étendre qu'à deviner les mouvemens de l'ame par ceux des yeux, du visage & du corps, & de la forme du nez, de la bouche & des autres traits ne fait pas plus à la forme de l'ame, au naturel de la personne, que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée. Un homme en sera-t-il plus spirituel, parce qu'il aura le nez bien fait ? En sera-t-il moins sage, parce qu'il aura les yeux petits, & la bouche grande ?

L'Auteur continue dans ce

598

Chapitre à parler des différentes parties du corps, de leurs propriétés, & tout ce qu'il en dit attache par la variété, la force, & la vérité de ses Peintures ; mais ce sont des détails dans lesquels les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de le suivre. Nous nous contenterons d'observer avec lui que, quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui des Animaux, il est cependant très-nerveux & peut-être plus robuste par rapport à son volume, que celui des Animaux les plus forts.

M. de Buffon rapporte une expérience de M. Desaguilliers, qui prouve qu'un homme peut porter un poids de deux milliers. Sans avoir recours à pareilles expériences, on sçait que des hommes devancent ou fatiguent au moins à la longue les chevaux les plus vîtes, que les

599

Chaters d'Isphahan font 36 lieuës en 12 ou 15 heures, que les *Hottentots* vont plus vîte que les Lions, que les Sauvages prennent les Originaux à la course, qu'ils font des voyages de mille à 1200 lieuës en moins de six semaines ou deux mois. *L'homme civilisé*, dit notre Auteur, *ne connoît pas ses forces. Il ne sçait pas combien il en perd par la molesse, & combien il en pourroit acquérir par un fort exercice.* Oseroit-on confirmer la pensée de M. de B. par un exemple illustre ? parce qu'on accoutumoit les Soldats des Légions Romaines à des travaux immenses & continuels, ils étoient en état de soutenir sans danger les fatigues les plus rudes ; aussi l'Historien Josèphe assure-t-il qu'il n'y avoit pas de différence entre un cheval chargé & un Soldat Romain.

Le Chap. V. traite de la vieil-

600

lesse & de la mort. A peine le corps de l'homme est-il arrivé à son point de perfection, qu'il commence à dépérir. Ce dépérissement est encore insensible ; mais les principes de destruction augmentent, se fortifient avec les années, & conduisent enfin à la mort. M. de Buffon développe ces principes de destruction avec une évidence qui fait aussi sentir qu'il est aussi impossible d'éviter la mort que de changer les loix de la Nature. Ce sont donc des chimères & des visions que ces Panacées, ces transfusions de sang, & les autres moyens dont des hommes trompeurs ou trompés ont flatté dans tous les tems ceux que le trop grand amour pour la vie ont aveuglés. Puisque la mort est inévitable, on ne sçaurait mieux faire que de travailler à diminuer la frayeur qu'inspire ce moment si redouté. Il ne paroît pas si re-

p. 155

601

doutable à M. de Buffon, & il pense que cette terreur est un préjugé qu'il entreprend de détruire par quelques réflexions.

Il prétend qu'on meurt sans le *sentir*, sans s'en apercevoir. Il en appelle au témoignage des Médecins & des Ministres de l'Eglise qui déposent que la plupart des hommes meurent *tranquillement, doucement & sans douleur.* Ces agitations & ces convulsions dont nous sommes témoins dans quelques-uns, effrayent les spectateurs sans tourmenter les malades ; & la preuve qu'on en apporte, c'est que les malades ne se souviennent pas quelquefois d'avoir éprouvé ces convulsions & ces agitations. Ceux qui conservent leur raison jusqu'au dernier moment. L'attachement à la vie est l'intérêt le plus tendre & le

602

plus fort. On ne s'en rapporte sur ce point qu'à soi-même, & on fait peu de cas du jugement des autres. Si quelqu'un dit qu'il ne craint pas la mort, mais qu'il craint la douleur vive qui l'accompagne, cette crainte paroît encore mal fondée à l'Auteur. « Lorsque l'ame vient s'unir

à notre corps, avons-nous, dit-il, un plaisir excessif, une joye vive ? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions ; la désunion doit se faire de même sans exciter aucun sentiment. » Il ajoute que si la douleur est très vive, elle détruit bientôt l'action des organes, & par conséquent le sentiment intérieur qui en dépend. Ces réflexions ne paroîtront pas sans doute à quelques-uns suffisantes pour les guérir des frayeurs de la mort. Un remède plus efficace seroit sans doute une vie vertueuse & chrétienne.

p. 155

603

Elle a le privilège de faire regarder la mort d'un œil tranquille, & de la rendre même désirable ; & c'est sur ce point qu'on peut aussi en appeler au témoignage des Médecins, & des Ministres de l'Eglise.

M. de Buffon finit ce Chapitre par une Table des probabilités de la durée de la vie. Cette Table est ingénieusement imaginée, & exactement combinée. « Elle montre, dit l'Auteur, qu'on peut espérer raisonnablement, c'est-à-dire, parier un contre un, qu'un enfant qui vient de naître, ou qui a zéro d'âge, vivra huit ans ; qu'un enfant qui a vécu un an, ou qui a un an d'âge vivra encore 33 ans ; qu'un enfant de deux ans révolus vivra encore 38 ans ; qu'un homme de 20 ans révolus vivra encore 33 ans & 5 mois ; qu'un homme de 30 ans vivra

604

encore 28 ans, & ainsi de tous les autres âges. »